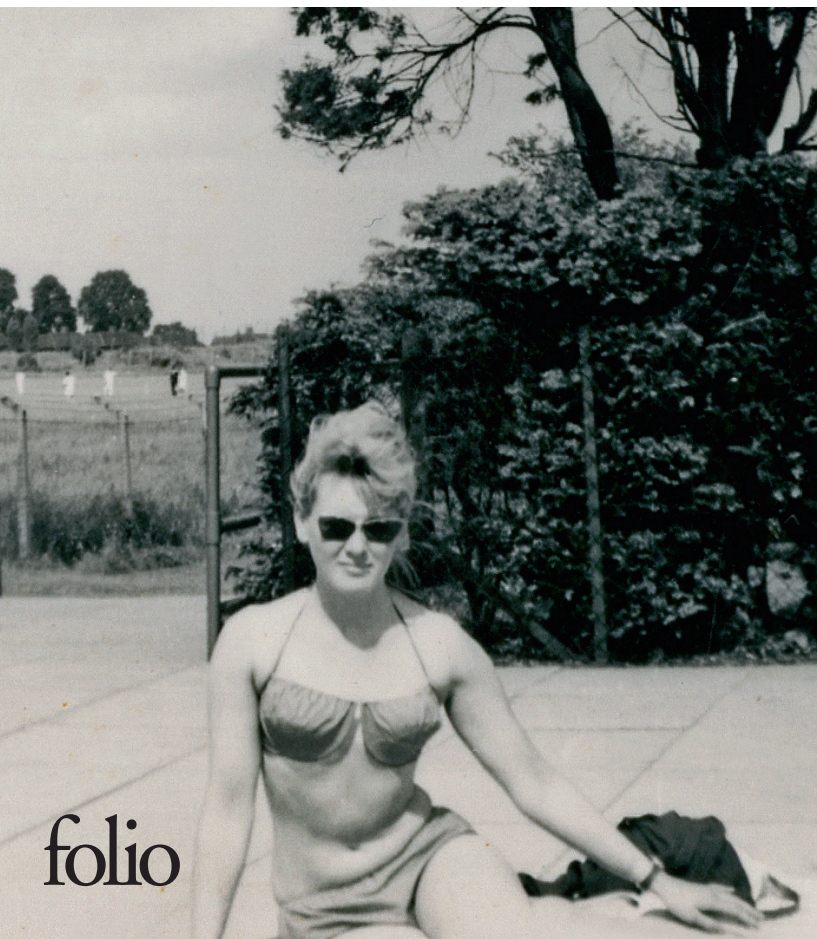


Annie Ernaux

Mémoire de fille



folio

COLLECTION FOLIO

Annie Ernaux

Mémoire de fille

Gallimard

COUVERTURE

Photo collection de l'auteur.

© Éditions Gallimard, 2016.

Annie Ernaux est née à Lillebonne et elle a passé toute sa jeunesse à Yvetot, en Normandie. Agrégée de lettres modernes, elle a enseigné à Annecy, Pontoise et au Centre national d'enseignement à distance. Elle vit dans le Val-d'Oise, à Cergy. En 2017, Annie Ernaux a reçu le prix Marguerite Yourcenar pour l'ensemble de son œuvre.

*I know it sounds absurd but please tell me who I
am*

SUPERTRAMP

Une chose encore, dit-elle. Je n'ai honte de rien de ce que j'ai fait. Il n'y a pas de honte à aimer et à le dire.

Ce n'était pas vrai. La honte de sa faiblesse, de sa lettre, de son amour, continuerait de la dévorer, de la consumer jusqu'à la fin de sa vie.

Après tout, cela ne faisait pas tellement mal ! pas au point de ne pas pouvoir le supporter en secret, sans rien en montrer. Tout cela, c'était l'expérience. C'était une chose salubre. Elle pourrait écrire un livre maintenant, Roddy serait un des personnages, ou bien se mettre sérieusement à la musique ; ou bien se tuer.

ROSAMOND LEHMANN
Poussière

Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres, leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Englués dans la présence des autres. Un jour, plutôt une nuit, ils sont emportés dans le désir et la volonté d'un seul Autre. Ce qu'ils pensaient être s'évanouit. Ils se dissolvent et regardent leur reflet agir, obéir, emporté dans le cours inconnu des choses. Ils sont toujours en retard sur la volonté de l'Autre. Elle a toujours un temps d'avance. Ils ne la rattrapent jamais.

Ni soumission ni consentement, seulement l'effarement du réel qui fait tout juste se dire «qu'est-ce qui m'arrive» ou «c'est à moi que ça arrive» sauf qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

Puis l'Autre s'en va, vous avez cessé de lui plaire, il ne vous trouve plus d'intérêt. Il vous abandonne avec le réel, par exemple une culotte souillée. Il ne s'occupe plus que de son temps à lui. Vous êtes seul avec votre habitude, déjà, d'obéir. Seul dans un temps sans maître.

D'autres ont beau jeu alors de vous circonvenir, de se précipiter dans votre vide, vous ne leur refusez rien, vous les sentez à peine. Vous attendez le Maître, qu'il vous fasse la grâce de vous toucher au moins une fois. Il le fait, une nuit, avec les pleins pouvoirs sur vous que tout votre être a suppliés. Le lendemain il n'est plus là. Peu importe, l'espérance de le retrouver est devenue votre raison de vivre, de vous habiller, de vous cultiver, de réussir vos examens. Il reviendra et vous serez digne de lui, plus même, vous l'éblouirez de votre différence en beauté, savoir, assurance, avec l'être indistinct que vous étiez auparavant.

Tout ce que vous faites est pour le Maître que vous vous êtes donné en secret. Mais, sans vous en rendre compte, en travaillant à votre propre valeur vous vous éloignez inexorablement de lui. Vous mesurez votre folie, vous ne voulez plus le revoir jamais. Vous vous jurez d'oublier tout et de ne jamais en parler à personne.

C'était un été sans particularité météorologique, celui du retour du général de Gaulle, du franc lourd et d'une nouvelle République, de Pelé champion du monde de foot, de Charly Gaul vainqueur du Tour de France et de la chanson de Dalida *Mon histoire c'est l'histoire d'un amour*.

Un été immense comme ils le sont tous jusqu'à vingt-cinq ans, avant de se raccourcir en petits étés de plus en plus rapides dont la mémoire brouille l'ordre, ne laissant subsister que les étés spectaculaires de sécheresse et de canicule.

L'été 1958.

Comme les étés précédents, une petite partie de la jeunesse, la plus fortunée, est descendue avec les parents au soleil de la Côte d'Azur, une autre, la même, mais scolarisée au lycée ou à Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle, a pris le bateau à Dieppe pour perfectionner six ans d'anglais balbutiant appris sans le parler dans les manuels.

Une autre encore, disposant de longues vacances et de peu d'argent, constituée de lycéens, d'étudiants et d'instituteurs, est partie s'occuper d'enfants dans les colonies installées partout sur le territoire français, dans de grandes demeures et même des châteaux. Où qu'elles aillent, les filles mettaient dans leur valise un paquet de serviettes hygiéniques jetables en se demandant, entre crainte et désir, si ce serait cet été-là qu'elles coucheraient pour la première fois avec un garçon.

Cet été-là, ils ont été aussi des milliers de soldats du contingent à partir en Algérie pour ramener l'ordre, souvent loin de chez eux pour la première fois. Ils ont écrit des dizaines de lettres où ils racontaient la chaleur, le djebel, les douars, les Arabes illettrés qui ne parlaient pas français après cent ans d'occupation. Ils ont envoyé des photos d'eux en short, rigolards, avec des copains, dans un paysage sec et rocheux. Ils ressemblaient à des scouts en expédition, on les aurait crus en vacances. Les filles ne leur demandaient rien, comme si les « engagements » et les « embuscades » relatés dans les journaux et à la radio en concernaient d'autres qu'eux. Elles trouvaient naturel qu'ils fassent leur devoir de garçons et que, comme le bruit en courait, il leur faille une chèvre au piquet pour leurs besoins physiques.

Ils sont venus en permission, ont rapporté des colliers, des mains de fatma et un plateau de cuivre, sont repartis. Ils ont chanté «Le jour où la quille viendra» sur l'air de la chanson de Bécaud *Le jour où la pluie viendra*. Ils sont enfin rentrés chez eux aux quatre coins de la France, obligés de se faire d'autres copains qui n'étaient pas allés dans le bled, ne parlaient ni de fellouzes ni de crouillats, qui étaient des puceaux de la guerre. Eux étaient déphasés, mutiques. Ils ne savaient pas si ce qu'ils avaient fait était bien ou mal, s'ils devaient en éprouver de la fierté ou de la honte.

Il n'y a aucune photo d'elle l'été 1958.

Pas même une de son anniversaire, ses dix-huit ans qu'elle a fêtés là, à la colonie – la plus jeune de tous les moniteurs et monitrices – son anniversaire qui tombait pour elle un jour de congé, si bien qu'elle avait eu le temps d'acheter en ville l'après-midi des bouteilles de mousseux, des boudoirs et des Chamonix orange mais ils n'avaient été qu'une poignée à être passés dans sa chambre boire un verre et grignoter, s'éclipsant vite – peut-être déjà devenue infréquentable, ou seulement inintéressante parce qu'elle n'avait apporté à la colonie ni disques ni électrophone.

De tous ceux qui l'ont côtoyée cet été 1958 à

la colonie de S dans l'Orne, est-ce qu'il y en a qui se souviennent d'elle, cette fille? Sans doute personne.

Ils l'ont oubliée comme ils se sont oubliés les uns les autres, tous dispersés à la fin septembre, retournés dans leur lycée, leur École normale d'instituteurs, d'infirmières, leur centre d'éducation sportive, ou sommés de rejoindre le contingent en Algérie. Satisfaits la plupart d'avoir passé des vacances pécuniairement et moralement rentables à s'occuper d'enfants. Mais elle, oubliée sans doute plus vite que les autres, comme une anomalie, une infraction au bon sens, un désordre – quelque chose de risible dont il serait ridicule de s'encombrer la mémoire. Absente de leurs souvenirs de l'été 58, réduits peut-être aujourd'hui à des silhouettes floues dans des lieux vagues, à ce *Combat de nègres dans une cave pendant la nuit* qui constituait, avec *Relâche*, leur blague favorite.

Disparue donc de la conscience des autres, de toutes ces consciences imbriquées en ce lieu précis du département de l'Orne, en cet été précis, ces autres qui évaluaient les actes, les comportements, la séduction des corps, de son corps à elle. Qui la jugeaient et la rejetaient, haussaient les épaules ou levaient les yeux au ciel à l'énoncé de son prénom à elle, à propos duquel l'un d'entre eux était faraud d'avoir trouvé le jeu de mots *Annie qu'est-ce que ton corps dit* (Annie Cordy ha ha!).

Définitivement oubliée des autres, fondus dans la société française ou ailleurs dans le monde, mariés, divorcés, solitaires, grands-parents retraités aux cheveux gris ou teints. Irreconnaissables.

J'ai voulu l'oublier aussi cette fille. L'oublier vraiment, c'est-à-dire ne plus avoir envie d'écrire sur elle. Ne plus penser que je dois écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari. Je n'y suis jamais parvenue.

Toujours des phrases dans mon journal, des allusions à «la fille de S», «la fille de 58». Depuis vingt ans, je note «58» dans mes projets de livre. C'est le texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable.

Je ne suis jamais allée au-delà de quelques pages, sauf une fois, une année où le calendrier correspondait jour pour jour à celui de 1958. Le samedi 16 août 2003, j'ai commencé d'écrire : «samedi 16 août 1958. J'ai un jean racheté 5 000 francs à Marie-Claude qui l'avait eu chez Elda à Rouen pour 10 000, et un pull sans manches bleu et blanc à rayures horizontales. C'est la dernière fois que j'ai mon corps.» J'ai continué d'écrire tous les jours, rapidement, en tâchant de faire coïncider exactement la date du jour où j'écrivais avec celle du jour de 1958, dont je consignais en désordre tous les détails

qui resurgissaient. C'était comme si cette écriture-anniversaire quotidienne, ininterrompue, était la plus à même d'abolir l'intervalle des quarante-cinq années, comme si, à cause de ce «jour pour jour» des dates, l'écriture me donnait un accès à cet été-là aussi simple et direct que de passer d'une pièce à l'autre.

Très vite j'ai pris du retard sur les faits dans mon écriture, à cause des ramifications incessantes que l'afflux des images, des paroles, faisait proliférer. Je n'arrivais pas à enfermer le temps de l'été 58 dans l'agenda de 2003, il me débordait continuellement. Plus j'avais, plus je sentais que je n'écrivais pas vraiment. Je voyais bien que ces pages d'inventaire devraient passer dans un autre état mais je ne savais pas lequel. Je ne le cherchais pas non plus. Je restais, au fond, dans la pure jouissance du déballage des souvenirs. Je refusais la douleur de la forme. J'ai arrêté au bout de cinquante pages.

Plus de dix ans ont passé, onze étés de plus qui portent à cinquante-cinq années l'intervalle écoulé depuis celui de 1958, avec des guerres, des révolutions, des explosions de centrales nucléaires, tout ce qui est déjà en train de s'oublier.

Le temps devant moi se raccourcit. Il y aura forcément un dernier livre, comme il y a un dernier amant, un dernier printemps, mais aucun signe pour le savoir. L'idée que je pourrais mourir sans avoir écrit sur celle que très tôt j'ai nom-

mée « la fille de 58 » me hante. Un jour il n'y aura plus personne pour se souvenir. Ce qui a été vécu par cette fille, nulle autre, restera inexpliqué, vécu pour rien.

Aucun autre projet d'écriture ne me paraît, non pas lumineux, ni nouveau, encore moins heureux, mais vital, capable de me faire vivre au-dessus du temps. Juste « profiter de la vie » est une perspective intenable, puisque chaque instant sans projet d'écriture ressemble au dernier.

Que je sois seule à me rappeler, comme je le crois, m'enchanté. Comme d'un pouvoir souverain. Une supériorité définitive sur eux, les autres de l'été 58, qui m'a été léguée par la honte de mes désirs, de mes rêves insensés dans les rues de Rouen, du sang tari à dix-huit ans comme celui d'une vieille. La grande mémoire de la honte, plus minutieuse, plus intraitable que n'importe quelle autre. Cette mémoire qui est en somme le don spécial de la honte.

Je me rends compte que ce qui précède a pour but d'écarter ce qui me retient, m'empêche, comme dans les mauvais rêves, de progresser. Une façon de neutraliser la violence du commencement, du saut que je m'apprête à effectuer pour rejoindre la fille de 58, elle et les autres, les replacer tous dans cet été d'une année plus lointaine aujourd'hui que ne l'était alors celle de 1914.

Je regarde la photo d'identité en noir et blanc, collée à l'intérieur du livret scolaire établi par le pensionnat Saint-Michel d'Yvetot pour le bac, *Section Classique C*. Je vois, pris de trois quarts, un visage d'un ovale régulier, nez droit, pommettes discrètes, grand front sur lequel – sans doute pour en réduire la hauteur – retombent curieusement un bout de frange frisottée d'un côté et une mèche en forme d'accroche-cœur de l'autre. Le reste des cheveux, châtain foncé, est relevé et ramené derrière la tête en un chignon. Les lèvres esquissent un sourire qui peut être qualifié de doux, ou de triste, ou les deux. Un pull sombre, à col officier et manches raglan, donne un effet austère et plat de soutane. Au total une jolie fille mal coiffée, dégageant une impression de douceur, ou d'indolence, à qui aujourd'hui on donnerait davantage que ses dix-sept ans.

Plus je fixe la fille de la photo, plus il me semble que c'est elle qui me regarde. Est-ce qu'elle est moi, cette fille ? Suis-je elle ? Pour que je sois elle, il faudrait que

je sois capable de résoudre un problème de physique et une équation du second degré

je lise le roman complet inséré dans les pages des *Bonnes soirées* toutes les semaines

je rêve d'aller enfin en « sur-pat »

je sois pour le maintien de l'Algérie française

je sente les yeux gris de ma mère me suivre partout